

Facio en qualité de parlementaires au général Ignacio Zaragoza qui assiégeait la place.

Les généraux S. Cuevas et S. Facio se dirigèrent vers le camp libéral avec une autorisation écrite, précédés d'un drapeau blanc et en arrivant aux avant-postes ennemis on leur banda les yeux et ils furent conduits à la tente du général Zaragoza où ils remplirent leur mission.

À leur retour les mêmes formalités furent observées et le général Escobedo, qui à ce moment commandait un bataillon, connut tous les détails de cette entrevue.

D'ailleurs tous les auteurs qui traitent de cette matière sont d'accord sur les formalités à remplir en pareil cas ; nous signalerons entre autres Carrel, qui s'exprime ainsi : " Les trompettes et les parlementaires de l'ennemi ne dépassent jamais les premières sentinelles ; ils sont tournés du côté opposé au poste et à l'armée ; on leur bande les yeux s'il en est besoin. Un sous-officier reste avec eux pour exiger que ces dispositions soient observées, pour tâcher de tromper leur curiosité par des réponses adroites et prévenir l'indiscrétion des sentinelles. Le commandant de la grand'garde donne reçu des dépêches et les expédie immédiatement au général de la brigade ; il congédie sur le champ le parlementaire. ¹ „

Le colonel Lopez en se dirigeant vers le camp ennemi était dépourvu de toute autorisation de Maximilien, car, bien qu'il ait dit que l'empereur lui avait ordonné d'exécuter cette mission, il n'a pas présenté d'autorisation écrite, et on ne peut ajouter foi à ses assertions.

En effet, le général républicain ne pouvait croire Lopez sur parole, peut-être l'aurait-il jugé comme un espion et lui eût-il appliqué les lois de la guerre.

Ainsi donc il résulte du fait de la présence de Lopez dans

¹ Ordonnance du service des armées en campagne.

le camp républicain, qu'il ne s'y trouvait qu'à la suite d'accointances avec un ou plusieurs chefs de l'armée libérale.

Le colonel Lopez se rendit auprès d'Escobedo pour y traiter la livraison du fort de la Cruz qu'il commandait, recevant comme prix de son infamie trente mille piastres ¹ et la promesse d'avoir la vie sauve après la prise de la place.

L'opinion publique ne s'y est pas trompée et s'est prononcée dans ce sens : elle signale le général Velez, partisan de l'empire jusqu'à décembre 1866, pour avoir servi d'intermédiaire dans ce marché honteux en usant de l'influence qu'il avait sur le colonel Lopez.

Ces faits furent confirmés plus tard à la prise de Queretaro, par les mesures d'exception accordées à Lopez, qui ne partagea nullement le sort de ses compagnons d'armes, ceux-ci furent-ils d'un grade inférieur au sien.

Plusieurs généraux furent condamnés à mort et exécutés ; des colonels moins remarquables en politique que Lopez, et de simples capitaines eurent à subir l'emprisonnement ou l'exil.

Lopez n'était pas un personnage insignifiant dans le monde politique.

Il avait pris part à la guerre de trois ans contre le gouvernement de Juarez ; il avait suivi Marquez dans la révolution qui eut pour théâtre la *sierra* et d'autres parties du pays en 61 et 62 ; il avait été s'incorporer aux troupes françaises à Orizava pendant le siège de Puebla.

Il avait conduit l'armée de Bazaine à San Lorenzo, où il se fit passer aux yeux de l'ennemi comme un chef de la frontière qui amenait des renforts, contribuant ainsi à la défaite de l'armée de Comonfort dans cette journée. Il avait combattu le gouvernement de Juarez dans les États de Coahuila et Nuevo Leon et il avait rougi ses mains du sang de

¹ 150,000 francs.

nombreux prisonniers mexicains ; enfin il était le chef de la garde de Maximilien et le confident de ce prince.

Il y avait dans ces faits matière à jugement et Lopez devait, comme les siens, comparaître devant un tribunal ; cependant depuis le jour de la prise de Queretaro jusqu'au moment où nous parlons Lopez a joui d'une complète liberté ; jamais il ne s'est dérobé aux recherches du gouvernement républicain qui lui a toujours accordé les garanties dont jouissent les citoyens paisibles et honnêtes.

Le seul châtement qu'ait éprouvé cet homme maudit est le mépris de tout le pays y compris ceux-là même qui l'achetèrent et tous considèrent comme un être immonde, le traître de Queretaro, traître au drapeau, qu'il défendait, traître à Maximilien qui était son ami, son *compadre* et qui à ce titre avait contitué à son fils une dotation prise de sa cassette particulière.

Lopez, revenu du camp d'Escobedo, pour mettre en œuvre sa trahison changea la garde que commandait le lieutenant Domet à l'un des angles du jardin de la Cruz proche au *Pateo* établissement de bains qu'occupaient les troupes d'Escobedo, et la remplaça par un corps de cavalerie irrégulière commandé par un de ses complices le commandant Yablosky.

Peu d'instants après avoir quitté Maximilien et les généraux dans l'entrevue que nous avons raconté plus haut et où il avait montré son trouble, le colonel Lopez retourna au camp républicain et revint à la Cruz accompagné des généraux Velez et Chavarria, des colonels Rincon Gallardo et A. Lozano, du lieutenant-colonel Osio et d'un bataillon de *Supremos Poderos*.

Lopez releva les postes occupés par Impériaux et les fit occuper par les troupes républicaines qui arrivaient toujours plus nombreuses favorisées par l'obscurité et dans le plus grand silence.

Quelqu'un, parmi les impériaux, s'avisa de demander la raison

de ce changement et Lopez répondit qu'il amenait les troupes de Marquez venues de Mexico.

Des troupes républicaines toujours précédées de Lopez arrivèrent ainsi jusqu'à proximité de la demeure de Maximilien que Lopez fit réveiller en l'avertissant que l'ennemi s'était emparé par surprise du couvent de la Cruz, et qu'il courait le plus grand péril.

L'empereur se leva, s'habilla à la hâte et descendit les escaliers de la Cruz accompagné de deux ou trois personnes, parmi lesquelles se trouvait le général Severo del Castillo.

En arrivant sur la place de la Cruz il fut arrêté par un groupe de soldats républicains, mais le colonel Rincon Gallardo donna l'ordre de les laisser passer sous prétexte qu'ils étaient des civils.

Les soldats obéirent, bien que Maximilien portât des insignes militaires ; il se dirigea à grands pas vers le palais municipal et sur le parcours ses officiers d'ordonnance lui offrirent un cheval, mais il ne voulut pas l'accepter parce que ses compagnons allaient à pied.

Il arriva au palais municipal, donna l'ordre de faire appeler le général Miramon et de lui dire qu'il se dirigeait vers le *cerro* de Las Campanas.

Le colonel Lopez se présente encore devant Maximilien et le prie de se cacher dans une des maisons de Queretaro ; le prince repousse le moyen de salut et continue sa marche vers le *cerro* de Las Campanas, où il trouve une partie de ses troupes sous les ordres du général Mejia.

Maximilien attend l'arrivée de Miramon et de Mendez, et lorsque le colonel Pedro Gonzalez lui annonce que le général Miramon vient d'être grièvement blessé, il consulte Mejia sur le parti à prendre. Celui-ci sonde l'horizon, il voit partout d'épaisses colonnes ennemies et répond qu'il n'y a plus de moyen de salut.

Le colonel Pedro Gonzalez qui entend la réponse de Mejia

s'approche de Maximilien et le supplie de ne pas se rendre ; il se met à ses ordres pour se frayer un passage à travers les rangs ennemis ; mais Maximilien n'accepte pas la proposition du brave colonel Gonzalez.

Il envoie un de ses aides-de-camp en qualité de parlementaire aux avant-postes ennemis pour manifester qu'il se rend à discrétion.

L'aide-de-camp arrive jusqu'au général Corona, qui accepte les conditions de Maximilien et donne l'ordre de suspendre le feu.

Le prince s'avance sur les lignes libérales, trouve le général Corona et lui rend son épée ; Corona lui indique que c'est au général Escobedo qu'il doit la remettre.

Accompagné des généraux Corona et Riva Palacio, Maximilien se trouve en présence d'Escobedo et lui remet son épée après quelques instants d'entretien.

Escobedo donne l'ordre au général Riva Palacio de conduire Maximilien, en qualité de prisonnier, au couvent de la Cruz et de faire incarcérer les généraux de l'armée impériale au couvent de Teresitas.

Peu de jours après, Maximilien fut transporté à Teresitas en compagnie de ses généraux, puis au couvent de Capuchinas qu'il ne devait quitter que pour marcher au supplice.

Qu'étaient devenus, pendant ce temps, les généraux Miramon et Mendez ?

Le général Miramon se trouvait dans sa demeure lorsque Lopez introduisait l'ennemi dans la Cruz ; mais dès l'aube craignant une attaque du côté de la ligne de la rivière, il se dirigea de ce côté et constata que quelques officiers avaient passé à l'ennemi ; parmi eux le colonel Paz y Puente, le lieutenant-colonel Ontiveros et le commandant de bataillon Gil de Castro. Les officiers subalternes et les soldats étaient restés fidèles à leur devoir.

Miramon confia le commandement de cette troupe au colonel Antonio Jauregui, appartenant à son état-major et officier éprouvé ; il se dirigea ensuite vers d'autres points de la place, mais

son attention fut éveillée par les cloches de la Cruz qui sonnaient à toute volée.

Surpris, il se dirige de ce côté pour connaître la cause de ce signal d'alarme.

Comme il était à pied il s'adresse à ses aides-de-camp pour que l'un d'eux lui fit amener son cheval. Miramon était accompagné de treize personnes et bien qu'il se fût adressé spécialement à Gorgwis, tous se précipitent pour remplir cet ordre ; ils pressentaient le danger.

Miramon resta seul avec le vaillant lieutenant-colonel Luis Ordoñez, son ami, son disciple et son compagnon d'armes dans ses longues campagnes, et avec lui, il se dirige sur la Cruz.

Arrivé à la place de S. Francisco il aperçoit deux officiers à cheval et marchant au pas ; il dit à Ordoñez de s'avancer pour les reconnaître.

Ordoñez s'avance, mais l'un des officiers lui crie : " Qui vive ? " — " Empire ! " , répond Ordoñez, qui tombe aussitôt frappé d'une balle.

Miramon se porte au secours de son aide-de-camp, il fait feu avec son revolver sur les deux officiers, qui ripostent et fuient après l'avoir blessé au visage.

L'officier qui avait tiré sur Miramon était un déserteur, ancien officier belge, nommé Devaud, qui avait abandonné son corps pour prendre du service dans l'armée républicaine.

Il cherchait le commandant Luis Echagaray avec qui il était lié d'amitié, lorsqu'il rencontra Miramon accompagné de son aide-de-camp.

Miramon, perdant beaucoup de sang, se dirige vers la demeure de son médecin, le D^r Vicente Licea, il lui dit qu'il craint d'avoir une balle dans le maxillaire droit, et le prie de lui faire un premier pansement en toute hâte, car les instants sont précieux.

Le D^r Licea prétend que le cas est très grave, que la balle est tressée dans la plaie et qu'il va l'extraire ; puis il fait avertir

le colonel républicain Refugio Gonzales que Miramon est chez lui.

Le médecin vendait son client et son hôte.

La nouvelle de la blessure de Miramon ne tarde pas à se répandre et le colonel Pedro Gonzalez, commandant le régiment de l'Impératrice arrive, à la porte de la maison du D^r Licea et se met aux ordres de Miramon.

Le général Casanova arrive également et Miramon, qui apprend qu'un corps de troupes républicaines s'approche de la maison du D^r Licea dit au général Casanova de donner l'ordre au colonel Gonzalez de charger les troupes qui s'avancent et de leur résister jusqu'à ce qu'il ait le temps lui-même de descendre pour le rejoindre.

Le général Casanova ne communique pas cet ordre, et se contente d'aider le D^r. Licea dans les soins qu'il prodiguait au blessé. Il martyrisait celui-ci en sondant la plaie.

Le colonel Pedro Gonzalez entouré d'ennemis se jette sur eux et se dirige vers le Cerro de las Campanas pour apprendre à Maximilien l'état de Miramon et se mettre à ses ordres pour lui frayer un passage hors de la place.

Le D^r. Licea avait atteint son but : quelques heures plus tard il livrait Miramon au général Refugio Gonzalez. ¹

Le général Mendez n'avait pu se rendre au Cerro de las Campanas ; averti très tard de la chute de la place, il jugea que tout était perdu et se cacha dans une maison.

Il se savait visé et recherché spécialement par les répu-

¹ Le d^r. Licea fut chargé plus tard de faire l'autopsie du corps de Maximilien et fut accusé de faits révoltants ; en faisant l'autopsie il avait dit " qu'il était heureux de tenir dans ses mains les entrailles d'un aristocrate " ; il vendit ensuite à des prix élevés quelques parties des dépouilles mortelles de l'infortuné prince et quelques menus objets qu'il trouva sur le cadavre.

Nous n'aurions pas rapporté ces faits monstrueux si le gouvernement ne s'était ému au point de faire ouvrir une enquête qui aboutit à un procès rapporté par le journal *El Derecho* en 1868.

blicains, qui, s'ils l'avaient trouvé au Cerro de las Campanas, l'auraient immédiatement passé par les armes.

Ils se souvenaient de la guerre acharnée que Mendez leur avait fait dans l'État de Michoacan et de l'exécution des généraux José Maria Arteaga et Carlos Salazar.

Le colonel Santa Cruz voulut se frayer un passage à travers les troupes républicaines et tomba criblé de coups.

Le colonel Campos, chef de l'escorte de Maximilien, fut séparé des autres prisonniers et fusillé sur le champ.

Ainsi ¹ finit le siège de Queretaro, où les assiégés firent des prodiges de valeur et où Maximilien perdit sa couronne.

Il devait quelques jours plus tard mourir comme un soldat en mêlant son sang à celui des généraux qui l'avaient accompagné dans le dernier acte de ce drame qui émut le monde entier.



¹ Le siège de Queretaro avait duré soixante-dix jours, pendant lesquels la garnison et les habitants firent preuve d'une grande énergie. La dernière situation des troupes assiégées présentait un effectif de 5637 hommes ; les forces de l'ennemi s'élevaient, assure-t-on, à plus de 40,000 hommes et cependant la trahison seule lui livra la place (Noix, *Expédition du Mexique*, pag. 709).